

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 31

Artikel: "Dernière nouveauté"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parce qu'on vous connaît, vous, tandis que (et ici le front de l'orateur se rembrunit) tandis qu'on ne sait pas qui sera l'autre..., l'autre... enfin, celui qui vous remplacera... »

A ce cri du cœur, un bon rire secoua M. Marc Ruchet et toute la tablée. V. F.

Ultimatum. — Un jeune homme fréquente depuis quelque temps une famille où il y a une fille charmante, à marier.

Mais le visiteur ne se déclare pas.

Il se rencontre l'autre jour au lieu de son pèlerinage avec un ami de la famille et ils se retrouvent ensemble.

Alors, dans l'escalier, ce dernier demande à brûle-pourpoint au jeune homme !

— Depuis que vous venez dans la maison, vos intentions doivent être fixées, jeune homme. Voyons, que désirez-vous, la main de la fille ou... le pied du père ?

CREBLIET ET LO MAIDZO

CREBLIET n'en valait pas dou bon, pas pi la quava de ion. Lé dzein dessant pè lo ve-lâdzo : « Foudrài bin dâi Creblriet po fêre on hommo de sorta ». Et l'avant pardieu bin résou.

Lè cougnessâi tote que lè boune. Vo fasâi bin bon assemblant po avâi oquie de vo et vo z'arâi quasu met dein sa catsetta ; mâ quand faillai payî, l'êtai su que vo tsertive onna niéze po pas avâi faute de vo montrâ la couleu de son erdzeint.

Lè principalameint ai mайдzo qu'ein fasâi quauqu'en. Quand l'êtai malâdo, savâi tellamente vo z'embobinâ que *l'homme de l'art*, quemet lè z'appelâve, vognâi tot parâi po coudhâ lo soignâ on bocon. Mâ, quand l'êtai guiéri, po payî : bernique ! ie preteindâi que l'arâi étâ pe rido sauvo se n'avâi min z'u de remfdo. Et cain boulâvâ noutron docteu, que l'êtai onna brava dzein.

On coup, vaicé que la fenna à Creblriet, la Creblietta, vint bin malâda, que l'a faliu chautâ vè lo mайдzo.

— Eh ! mon Dieu ! venî vito, monsu *l'homme de l'art*, vèrre ma poura fenna, que lè binstout fotia, que dit Creblriet.

— Vâ ! vâ ! déman ! lâi repond lo mайдzo, que l'êtai avoué dou z'amî, et pu, quand sarai guéryâ, sarf payî avoué la mîma mounia que lè z'autro coup.

— Que na, fâ Creblriet, que l'avâi tot parâi pouâire po sa fenna. Per devant témoins, vo prometto cinquanta francs — et dinse lo vîlhio compto sarâ assebin fini — oï, vo prometto cinquanta francs — n'è pas rein — sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guiéri.

Lo mайдzo sâ décide dan, mâ, qu'a-te pu fêre ; l'êtai 'na maladî qu'on lâi vayâi gottâ et, quieinze dzo aprî, l'a faliu einterrâ la Creblietta.

L'affere d'on mât, lo mайдzo reincontra Creblriet :

— Eh bin ! et mè cinquanta francs ? que lâi fâ.
— Quemet ? Vo dâivo-io cinquanta francs ?

— Binsu, du que ié étâ quasu tâ lè dzo trâi coup po soignâ voutra fenna, et que vo mè lè z'ai promet devant témoins.

— Lè veré, so repond l'autre, vo z'é promet cinquanta francs, sâi que vo tiâvi ma fenna, sâi que vo pouâissi la guiéri. E-te pas dinse ?

— Oï.

— Eh bin ! l'âi-vo tiâîe ?

— Na.

— Adan, vo lâi-guieryâ ?

— Na, l'êtai trao tard.

— Eh bin ! se vo n'âi ni tyâ ma fenna, et se vo ne l'âi pas guéryâ, d'aprî noutra patsé, vo n'âi rein à mè recliamâ.

Lo mайдzo, que s'atteindâi pas à stasse, s'ein va adan tot motset ein djureint, mâ on pou tard.

MARC A LOUIS.

CELLE QUE J'AIME

Celle que j'aime, m'aime-t-elle ?
A vrai dire, je n'en sais rien.
Mon cœur est comme une étincelle.
Le sien n'est pas... comme le mien.
Est-elle infidèle ou fidèle ?
Je l'ignore complètement ;
Tout ce que je puis dire d'elle,
C'est que je l'aime éperdument...
Mais si vous croyez qu'elle est belle,
Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire commune,
Vous vous tromperiez plus encor ;
Elle en rend jalouse plus d'une :
La gentillesse est son trésor.
Ses yeux, doux comme un clair de lune,
Ont la clarté du diamant ;
Son sein, que la gaze importune,
Plairait au sérail ottoman...
Mais si vous croyez qu'elle est brune,
Vous vous trompez assurément !

Aussi blonde que la Madone,
D'une Andalouse elle à la peau,
Et ses cheveux, qu'elle abandonne,
Flottent au vent comme un drapeau.
Je fais tout ce qu'elle m'ordonne,
Je l'aime par tempérance ;
Son rire argentin carillonne
A mon oreille à tout moment...
Mais si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire mauvaise,
Ce serait une grande erreur ;
Mais elle aime vivre à son aise,
Et le bien-être est son bonheur.
Pour peu que votre esprit lui plaise
Et qu'elle y trouve un agrément,
A raconter quelque fadaise,
Le sien mettrâ son enjoûment...
Mais si vous la croyez niaise,
Vous vous trompez assurément !

Elle a de l'esprit comme quatre,
Quand elle veut bien en avoir,
Et — ce qui fait qu'on l'idolâtre, —
Elle a l'air de n'en rien savoir.
L'existence, — cette marâtre —
Elle l'ignore absolument :

C'est pour elle comme un théâtre
Où tout doit se passer galement...
Mais en la croyant trop folâtre,
Vous vous trompez assurément !

Elle n'est pas non plus austère...
— Mais qu'est-elle, dites-le nous !
— Quand bien même toute la terre
M'en supplirait à deux genoux,
Je serais forcé de me taire
J'aime toujours fidèlement.

Si vous croyez que ce mystère,
Je le dévoilerai galement,
Et croyant que je vais le faire,
Vous vous trompez assurément !

(Paris-Théâtre.) — EMILE ROCHARD.

Oh ! amour ! — ELLE. — Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi quelque chose de bien doux !

LUI. — Miel !!!

M^e DE POMPADOUR ET ROUSSEAU

LE Conteūr vaudois a publié, à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau, une série d'extraits de ses œuvres. On nous permettra de reproduire aujourd'hui le curieux portrait que faisait de lui M^e de Pompadour, dans une lettre peu connue :

« Je crois que le pauvre Rousseau est un peu fou, malgré tout son mérite ; il a des idées si singulières, il écrit d'une manière si singulière et si arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de sa tête ; car la sagesse est simple, unie, douce et sociale. La folie de cet homme est d'être admiré pour sa conduite comme pour ses écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, grossier, avec autant de soins que d'autres à être amusants, gais et polis. Il y a quelque tems qu'ayant

apris qu'il était pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre il fallait user d'artifice, et donner le change à sa délicatesse, ou à son orgueil, comme vous voudrez l'appeler. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lui porta quelques cahiers de musique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avais réellement que faire, et on lui compta cent louis pour sa peine. « Non, non, c'est trop », dit le bourreau, « il ne me faut que douze francs ». Il prit donc douze francs, laissa le reste, et se renferma sur le champ dans sa grotte pour s'admirer et se caresser soi-même. Vous m'avouerez que voilà un original d'une nouvelle espèce. Les anciens cyniques méprisaient tout, l'or, la table, les plaisirs, et les rois, pour s'estimer eux-mêmes. Le pauvre Rousseau n'est pas bien éloigné de ressembler à ces gens-là, et n'en est que plus à plaindre. Les cyniques avaient grand nombre d'admirateurs, et ils avaient quelquefois la satisfaction d'insulter à des rois qui étaient assez bons pour les aller voir. Mais ce temps passé n'est plus, et je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaisir de dire à Louis XV : « Ote-toi de mon soleil ! » Cependant j'admire son éloquence et la force de son style. J'ai fait du bien à des gens qui valaient beaucoup moins que lui, et je l'aurais obligé très volontiers s'il l'avait voulu. Après tout, cet homme-là n'est pas un auteur pour moi : il est trop sombre, toujours grognant, toujours mordant, toujours argumentant, et cela ne me plaît pas. Il me faut une philosophie aimable, douce, touchante, sans raisonnemens alambiqués, sans argumens d'avocat, et surtout sans mauvaise humeur. N'êtes-vous pas de mon goût ? »

Plus facile à trouver. — C'est un vrai supplice, par le temps qui court, que de chercher un appartement. Depuis plus de deux mois, Mme *** arpente la ville en tous sens, graxi des escaliers à perte de vue, en quête d'un logis. La maison qu'elle habite va être démolie. C'est donc dire que cela se passe à Lausanne.

Elle vient de visiter un appartement — le sixième de la journée — mais, pour diverses raisons qu'elle ne peut ou veut indiquer, elle ne se décide pas.

— Je crains qu'il ne plaise pas à mon mari, fait-elle à la concierge, qui la reconduit.

— Madame fera ce qu'elle voudra ; mais pour sûr, à ce prix-là, Madame trouvera plus facilement un autre mari qu'un appartement !

« DERNIÈRE NOUVEAUTÉ »

IL est bien tard, semble-t-il, pour parler encore de l'effroyable catastrophe du *Titanic*.

La chronique s'est enfin tue sur cet événement mémorable. Ce n'est point trop tôt, certes. Elle s'en est copieusement alimentée pendant quelques semaines, trop copieusement, même, si l'on songe que la nécessité de satisfaire l'insatiable, cruelle et malsaine curiosité du lecteur est sa seule excuse d'une telle débauche de détails, que l'on assaillonnait à plaisir et sans grand souci de vérité de tout ce qui leur pouvait donner ce caractère « sensationnel » indispensable aujourd'hui. Comme si le simple fait, par lui-même, dans toute son horreur, n'était pas suffisant. Il faut du sang et des cadavres au lecteur ; c'est à ce prix qu'il trouve de l'intérêt son journal ; c'est ce qu'il lui demande à échange du sou ou des deux sous qu'il le paie.

Mais voilà que le négoce, moins scrupuleux et plus cynique encore que la chronique, s'est emparé de cette catastrophe, l'a faite sienne, bat monnaie, sans vergogne, avec la légitime émotion qu'elle a causée.

Nous ne parlons pas des reproductions, des sines et peintures, d'une fidélité plutôt douteuse qu'on a faites de ce naufrage, sur la foi des récits de rescapés ou de témoins : c'est monnaie

courante. Il est surprenant, même, que le cinématographe ne s'en soit encore emparé. Le film est d'une docilité à toute épreuve ; il se prête à tout, même à l'inavouable. C'est à lui, semble-t-il, que s'applique le mieux l'expression bien connue : « le mot *impossible* n'est pas français ! » Pour le cinéma, il n'est d'aucune langue.

Nous voulons parler de la renommée universelle qu'a soudain acquise l'hymne anglais : « Plus près de toi, ô mon Dieu ! » On en a fait aussitôt des tirages fantastiques, sous toutes les formes, en toutes les langues. Et la réclame, qui ne respecte rien et que rien n'arrête, en a fait sa chose.

Nous ne discutons pas, certes, les mérites réels de cet hymne, mais il leur a fallu, en quelque sorte, pour qu'ils soient reconnus et proclamés, que, acculés à une mort affreuse, qui semblait savourer cruellement leur lente agonie ; héroïquement fidèles au devoir, alors qu'autour d'eux c'était un sauve qui peut général, une débâcle affreuse du courage et de l'abnégation, un triomphe honteux de l'égoïsme humain ; stoïques comme les héros de l'antiquité dont l'histoire a gravé les noms sur le marbre, six musiciens, dociles à la voix de leur chef et dont les noms déjà sont oubliés, aient au bord même du gouffre quise creusait sous leurs pieds et les allait engloutir, entonné cet hymne, comme un ultime adieu à la vie et aux hommes qui les abandonnaient lâchement à leur triste sort, comme le suprême cri de leur espérance en un monde autre, qui nous est promis, et qui ne doit pas avoir grand'peine à être meilleur que celui où nous sommes.

Et cet hymne, rendu plus sublime encore par cette solennelle consécration, qu'est-il devenu ? « L'article à la mode », la « dernière nouveauté ! » sur laquelle on bat monnaie, auquel d'aucuns vont peut-être dévoiler une fortune, en attendant qu'une autre nouveauté, peut-être une cravate « grand chic », peut-être un jouet d'enfant, tel le fameux cri-cri d'antan, peut-être quelque danse exotique, ait pris sa place.

Que pensez-vous des hommes ?

Jumelles. — Mme "", dont le mari est optimiste, cherche une nourrice.

Une candidate se présente, à qui Mme "" montre, dans un berceau, deux jolies petites têtes, souriantes.

— Oh ! fait la nourrice, des jumelles ?

— Eh ! oui, ma bonne, des jumelles. Voyez si le ciel nous bénit.

— Oh ! sans doute que c'est la faute au commerce de mossieu...

Effet et cause. — Une dame disait l'autre jour que les ingratis devenaient de plus en plus rares. Et comme quelqu'un protestait :

« Mais, c'est sûr, répondit-elle, et c'est tout naturel ; les bienfaits ne sont plus si communs que jadis. »

L'art d'être bête. — Une dame connue pour fort spirituelle disait :

« Vrai, je ne sais comment on fait pour avoir tous les jours de l'esprit ? Pour moi, j'ai de longs intervalles d'imbécilité. Quand cela me prend, j'attends que l'esprit me vienne. Et je sais être bête en attendant. »

L'EAU A LA BOUCHE

Nous avons, samedi dernier, publié le menu du premier banquet de la *Ligue des Gourmands*, de fondation toute récente et qui manquait à la collection.

On a pu voir que ces messieurs s'y connaissaient en matière de gourmandise.

Voici, à ce propos, quelques menus célèbres de diverses époques. Ils montrent bien que nos

bons aïeux n'étaient pas moins que nous amateurs de bonne chère. Péché mignon, bien pardonné, à condition de n'en pas abuser.

Dans *l'Ile Sonnante*, Rabelais nous a laissé celui-ci :

| | |
|------------------|--------------|
| Pain Bis. | Porc. |
| Rost. | Oie. |
| Poissons froids. | Riz au lait. |
| Œufs durs. | Pois verts. |
| Bœuf. | Noix. |
| | Vin blanc. |

C'est déjà assez copieux. Mais que dire du menu suivant, servi pour le dîner de Louis XIV :

Quatre assiettes de soupes diverses.

Faisan. Perdrix.

Assiette de salade.

Deux tranches de jambon.

Mouton au jus et à l'ail.

Assiette de pâtisserie.

Fruits. Œufs durs.

Encore n'était-ce là que le menu d'un repas ordinaire du grand roi.

Voici comment on pourrait établir le menu du Repas *ridicule*, d'après Boileau :

Potage aux jaunes d'œufs et au verjus.

Chapon.

Langue en ragoût. Godiveau.

Rôti : Lièvre flanqué de pigeons et d'alouettes.

Deux assiettes de salade.

Jambon de Mayence. Champignons, riz de veau.

Pois verts.

Vin de l'Ermitage.

Boileau affirmait, en effet, que ce repas ne valait rien. Il semble pourtant fort appétissant.

Le poète satyrique jurait que le chapon n'était qu'un coq, que le godiveau était « tout brûlé par dehors », que les pigeons étaient étiques, le jambon sec et les pois noyés dans l'eau, qu'il faisait chaud et qu'il n'y avait pas de glace.

Mais Boileau était un vieux célibataire goguenard.

Avant de sortir de table et tandis qu'on en est aux fêtes du palais, citons encore quelques-unes d'entre les plus curieuses des stances composées par un chansonnier du temps où fleurissait, à Paris, un cabaret qui avait pris nom *l'Hostel des ragoûts*.

A l'Hostel des ragoûts

(Stances.)

L'hoste, donne une table ronde,
Une nappe et douze couverts,
Et qu'aucun rimailleur de vers
Ne s'en approche et ne la tonde
A ce rond qui n'a point de bout.
La place d'honneur est partout ;
Trêve de la cérémonie,
Ne choquons point la volonté
Que la contrainte soit bannie
Et que chacun de nous vive en sa liberté.

Ne charbonnons point la muraille
Ce n'est que le papier des fous
Ou le registre des filoux,
Des gourmands et de la canaille.
Gargon, apporte-nous du pain,
Donne de l'eau, lavons la main ;
Je vois que l'hoste s'achemine
Il est midi ; ça plaçons-nous.
Ces bouteilles ont bonne mine
Garçon, mets-nous à part et ce gris et ce doux.

Vient ensuite l'éloge des divers plats :

Orgueilleuse et belle éminence
Superbe mets, grigot fessu,
Présent digne d'être reçu
Glorieux jambon de Mayence
Admirable et riche aliment,
Des festins le bel ornement,
Jambons de Soule et de Bayonne,
A la façon des vieux guerriers
Suivez Bacchus, suivez Bellone
Et venez nous trouver tout chargés de lauriers.

A ce glou-glou de nos bouteilles
Nous employons un riche temps ;
Mais pour être mieux écoutons,
Pourceau, prête-nous tes oreilles ;
Que ta bajoue y soit aussi ;
Que la fumée ait noircie ;
Presté-nous aussi ton eschine
T'es saucisses et ton museau ;
Les ragots de notre cuisine
Ne sauraient faire un pas sans tes pieds de pourceau.

Petits habitants de montagne,
Qui vous laissez de serpette,
Qui cachez sous un poil follet
Le meilleur morceau de campagne ;
Venez, petits caprioleurs,
Vêtus de vos grises couleurs,
Quitterez la grotte souterraine
Où vous courrez mille hasards ;
Venez, bons lapins de garenne
Pour éviter ici les ruses des renards !

Et cela continuait ainsi des pages durant.
Mais ce serait cruel d'insister ; c'est assez vous
avoir mis l'eau à la bouche comme celà.

Trois et un. — Dans ma vie, dit une dame,
je n'ai menti que... trois fois.
Quelqu'un, sceptique :
— Et maintenant, ça fait quatre.

La preuve. — M. X. vient de perdre sa belle-mère.

Une vieille dame, amie de la famille, présente ses condoléances à M. X. et l'interroge sur les derniers moments de la défunte :

— Est-ce qu'elle s'est vu mourir ? demande-t-elle.

— Oh ! sûrement, répond M. X., car sa dernière parole fut : « Ah ! certes, mon gendre, vous ne le méritez pas ! »

Les supplices. — Dis papa, alors le supplice de la roue existait déjà sous François Ier ?

— Mais oui, mon cheri, le piano n'est venu que beaucoup plus tard.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO